

OC eg 38m

SOCIÉTÉ ROYALE D'ARCHÉOLOGIE D'ALEXANDRIE

AVENTURIERS MAMELUKS D'ÉGYPTE



PAR

Gabriel GUÉMARD

Docteur ès sciences juridiques, politiques et économiques
de la Société de l'Histoire des Colonies Françaises
Membre correspondant de l'Institut d'Égypte
et de l'Académie de Stanislas.



PRÉFACE de son
Excellence Don
Enrique Garcia de
HERREROS, Prési-
dent de la Société
Royale d'Archéologie.

38m

eg

OC

Bibliothèque Maison de l'Orient



132625

AVENTURIERS

MAMELUKS

D'EGYPTE

Océg 38m

SOCIÉTÉ ROYALE D'ARCHÉOLOGIE D'ALEXANDRIE

AVENTURIERS
MAMELUKS
D'ÉGYPTE



PAR

Gabriel GUÉMARD

Docteur ès sciences juridiques, politiques et économiques
de la Société de l'Histoire des Colonies Françaises.

Membre correspondant de l'Institut d'Égypte
et de l'Académie de Stanislas.



PRÉFACE de son
Excellence Don
Enrique Garcia de
HERREROS, Prési-
dent de la Société
Royale d'Archéologie.

Il a été tiré de cet ouvrage :

500 exemplaires tous numérotés.

EXEMPLAIRE N° **305**

PREFACE

Le 2 juin 1928, j'ai eu l'honneur, en ma qualité de président de la Société Royale d'Archéologie, d'inaugurer la Salle du Musée Gréco-Romain d'Alexandrie, spécialement aménagée pour les conférences, en présentant le conférencier de ce jour-là, M. Gabriel-Alphonse Guémard, plusieurs fois décoré, membre de diverses sociétés savantes, juriste, poète et historien.

Aucun sténographe n'ayant assisté à la séance, les paroles improvisées que j'y prononçai n'ont pas été conservées. La science n'y perdit rien, et je me trouverais maintenant un peu embarrassé à les reproduire pour servir d'avant-propos, si je ne pensais que personne ne lit les préfaces.

Je me rappelle seulement d'une idée (et c'est déjà quelque chose d'en avoir eu une), qui est celle d'avoir attiré l'attention de notre auditoire d'élite, sur le rôle prépondérant de la civilisation européenne dans la renaissance de l'Égypte contemporaine.

Français établi en Égypte, M. Guémard, qui avait débuté dans les lettres par la pure poésie et continué par une série d'ouvrages de droit musulman, qui dé-

montrent la diversité de ses talents, s'est orienté après vers l'étude de la vie de ses compatriotes qui, au commencement du siècle dernier, se sont fixés en Egypte, et ont réalisé ainsi, fragmentairement, le rêve de Bonaparte, d'ouvrir l'Egypte à la civilisation occidentale.

Parce qu'il ne faut pas oublier que ce sont les soldats et les savants de l'expédition d'Egypte, les voyageurs et les aventuriers européens qui ont réveillé, le siècle dernier, un peuple dont la civilisation a été la plus glorieuse du monde, mais qui se reposait d'un sommeil millénaire.

Ce n'est pas la vieille civilisation pharaonique, ni même la civilisation arabe qui ont donné lieu à la renaissance de l'Egypte; pour y arriver, il a bien fallu emprunter à l'Europe ses méthodes et ses hommes.

Le fait est indéniable, et, en me limitant à ce que je connais le mieux, on constate que les lois civiles et pénales appliquées en Egypte par les Tribunaux Mixtes et par les Tribunaux indigènes (ces derniers n'étant qu'une adaptation des premiers), n'ont rien à voir avec le droit de l'ancienne Egypte et très peu avec le droit musulman.

Quant à l'archéologie égyptienne, l'Égyptologie, puisque l'Egypte a le privilège d'avoir une science à elle, c'est une science, de par son origine, éminemment française, c'est-à-dire occidentale.

Il ne faut donc pas parler trop mal de ces mame-louks et aventuriers européens, quelques fois déguisés en spécialistes, parmi lesquels l'homme de génie qui

fut le grand Mohamed Aly, sut trouver les meilleurs artisans de l'Egypte contemporaine. Cette méthode n'est plus aujourd'hui à la mode. Je comprends très bien le désir légitime de tout peuple de ne pas être gouverné par des étrangers, mais il y a une fausse application de ce principe, à vouloir se passer de la collaboration de ceux qui, au service du Gouvernement Egyptien, laissent dans le pays, et à son profit, le fruit de leur science et de leur expérience. Non seulement ces étrangers n'ont diminué en rien le pouvoir du grand Mohamed Aly, mais, au contraire, c'est grâce à leur appui qu'il est devenu fort au point d'imposer sa volonté à son suzerain, la Sublime Porte.

Un siècle s'est à peine écoulé, et nous ignorons presque tout de ces européens au service de Mohamed Aly, bien que chaque jour on en découvre de nouveaux.

C'est grâce à une indication de mon vieil ami, l'écrivain universellement connu Pio Baroja, que, dans ce charmant coin du pays basque où nous avons nos propriétés, j'ai connu l'existence de deux compatriotes, basques tous les deux, qui prêtèrent leurs services au grand Mohamed Aly. Le premier s'appelait Aviraneta, né à Madrid, comme moi, et qui fut officier en disponibilité en Egypte, où il séjourna peu de temps, passant après en Grèce. Le second, Basterica, né à Saint-Sébastien, arriva à Alexandrie vers 1824 et fut professeur de mathématiques et de musique en Egypte, où il obtint des grades élevés, et

arriva à épouser une princesse de la famille régnante.

Bien qu'il ne s'agisse point de mamelouks français, je signale à la curiosité des chercheurs le nom de ces deux Espagnols, qui ont travaillé pour l'Égypte, comme je le fais, de mon mieux, depuis plus de vingt ans.

Et maintenant, il ne me reste qu'à remercier et féliciter notre conférencier, M. Gabriel Guémard.

E.-G. DE HERREROS.

Aventuriers Mameluks d'Égypte ⁽¹⁾

On sait qu'au XVIII^e siècle, les mameluks d'Égypte se recrutèrent principalement au pied du Caucase. A cet effet, leurs chefs, les beys ⁽²⁾ ou sandjaks, entretenaient à Constantinople des agents chargés d'acquérir, à prix d'or, de jeunes esclaves circassiens ou géorgiens du plus beau sang.

Si ces beys recouraient ainsi à la traite pour renouveler leur milice, c'est qu'ils se voyaient condamnés par une loi physiologique curieuse à ne pas se perpétuer : leurs enfants, comme d'ailleurs ceux des autres étrangers, s'étiolaient en Égypte et y mouraient presque tous avant l'âge viril. Notons que, sur les rives du Nil, cette dégénérescence n'atteint pas seulement les races humaines et les espèces animales,

(1) Cf. J.-D. DELAPORTE. « Abrégé de l'Histoire des Mameluks », in « Description de l'Égypte », 2^e édition, t. XVI (*Etat Moderne*).

(2) On admet généralement que les beys d'Égypte étaient au nombre de 24. A la vérité, ce chiffre n'eut pas une fixité rigoureuse. Niebuhr n'en comptait de son temps que 18 (1762).

immigrées d'Europe, mais encore les végétaux de même provenance ⁽³⁾.

Cependant, tous les mameluks n'étaient pas compatriotes du fameux Roustan. Un officier de l'expédition de Bonaparte, Boyer ⁽⁴⁾, depuis général, fut un des premiers à signaler, dans une lettre adressée du Caire à ses parents et interceptée par la croisière de Nelson, que certains cavaliers de Mourad et d'Ibrahim étaient russes ⁽⁵⁾, allemands, voire français.

W. G. Browne, alors à peine rentré de son voyage au Darfour ⁽⁶⁾, contesta l'affirmation de Boyer, du moins quant aux Français.

(3) VOLNEY. « Voyage en Syrie et en Egypte pendant les années 1783, 1784 et 1785 », Paris, 1789, 2 vol. in-8°, t. I, pp. 98 et seq., et M. GISQUET. « L'Egypte, les Turcs et les Arabes » (en 1844), Paris, Amyot, 2 vol. in-8°, t. I, p. 393.

(4) Cf. « Copies of original letters from the army of General Bonaparte intercepted by the fleet under the command of Admiral Lord Nelson », London, 1798, in-8°, p. 138. — BOYER (François-Xavier), né à Belfort en 1772, alors adjudant général, divisionnaire le 16 février 1814. Fut chargé de mission en Egypte, auprès de Méhémet-Ali, en octobre 1824. Se distingua dans les campagnes de la Révolution et de l'Empire, puis en Algérie de 1830 à 1833. Mort à Paris en 1851.

(5) Confirmé par Nakoula el Turk, « Histoire de l'Expédition des Français en Egypte », trad. Desgranges, Paris, Impr. Royale, 1839, in-8°, p. 26, qui cite, parmi les 15 beys, demeurant au Caire avant l'occupation de Bonaparte, un certain Kassim Bey le Russe.

(6) « Nouveau voyage dans la Haute et Basse Egypte, la Syrie, le Dar-Four (1792-98) », trad. J. Castera, Paris, an VIII, 2 vol. in-8°, t. II, p. 375.

J'avoue, pour ma part, n'avoir pas trouvé de trace de ces derniers, antérieurement à la campagne de Bonaparte. Mais la critique de Browne ne me paraît pas fondée pour autant. Car les corsaires de l'odjak ne se gênaient pas pour capturer et mettre à l'encan des enfants français au mépris du droit des gens. Il faut aussi tenir compte des renégats du temps, pour qui embrasser l'islamisme ne fut trop souvent qu'un moyen de parvenir à une meilleure fortune et de pratiquer librement la polygamie. Sans doute, il y eut, parmi ces aventuriers, des Français, dont l'histoire n'a pas retenu les noms. Tous ne pouvaient avoir l'envergure du légendaire Comte de Bonneval, successivement officier de Louis XV, général des Impériaux et pacha turc, à qui, bizarre coïncidence, Menou, cet autre apostat insigne, était apparenté.

*
**

D'ailleurs, les mameluks n'ont pas été, en Orient, le seul élément militaire recruté par voie d'esclavage et par suite cosmopolite.

On sait que certains historiens ont vu dans l'institution des francs-archers, par Charles VII (1448), la première ébauche d'une armée permanente. C'est inexact : le sultan Orkhan, qui régna de 1326 à 1360, devança le beaucoup ce roi de France, en constituant un corps de soldats réguliers, les *yeni-tcheri*, ou janissaires, qui devaient bientôt acquérir une terrible renommée.

Or, ces janissaires furent choisis parmi des adolescents, enlevés aux populations chrétiennes, entrées par la conquête dans l'Empire Ottoman.

Il y eut donc des janissaires, comme des mameluks, de diverses origines : Serbes, Albanais, Bosniaques, Moldo-Valaques, Bulgares, Arméniens, Grecs surtout, sans compter les enfants volés en mer ou sur les côtes d'Espagne, de France et d'Italie, par Barberousse, Dragut et autres écumeurs de la Méditerranée occidentale.

Notons, en passant, qu'il en fut de même pour les femmes du harem impérial. La fameuse Rouchen, connue en Occident sous le nom de Roxelane, qui exerça une déplorable influence sur l'esprit de Soliman le Magnifique, était, suivant les uns, native de Russie, selon les autres, d'Italie.

Quant à la sultane Baffa, qui gouverna despotiquement, pendant les trente-huit années consécutives à la mort du vizir Sokoli (1578), elle appartenait à une ancienne famille vénitienne. Elle sut asservir à ses charmes Mourad III, un incapable, et accrut encore son autorité sous le règne du fils qu'elle lui donna, Méhémet III.

Cette ingérence du harem dans la politique s'explique par la dégénérescence des sultans, par la détérioration de la race d'Osman.

Rappelons aussi la singulière destinée d'une jeune créole de la Martinique, Aimée Dubuc de Rivéry. Ravie par les pirates d'Alger, offerte par leur dey au sultan Abdul-Hamid I^{er}, elle devint mère d'un

prince qui fut Mahmoud II (7). Il faut croire qu'à l'ombre du sérail, reine invisible et toute-puissante, elle inspira à son fils l'ensemble des réformes à l'euro-péenne, dont le Hatti-Chérif de Gulkané (8 novembre 1839) fut le couronnement (8).

*
**

Mais, si les textes parvenus jusqu'à nous ne permettent pas d'identifier les mameluks français d'Egypte, que Boyer a signalés, ces documents nous révèlent des Grecs et des nègres parmi les lieutenants de Mourad et d'Ibrahim. Il ne faut pas s'en étonner : trente ans auparavant, Niebuhr constatait déjà que le recrutement des esclaves au Caucase devenait difficile.

Mais il y a mieux : au temps des démêlés entre la Porte et Mourad, qui déterminèrent l'expédition du capitain-pacha Hassan (1786), le bazar de Stamboul fut fermé aux beys d'Egypte, qui durent compléter leurs effectifs, vaille que vaille, avec des esclaves de couleur, amenés par les *djellabs* (9) de l'intérieur de l'Afrique.

(7) Des flatteurs ont tenté d'exploiter cette histoire, en prétendant que Méhémet-Ali était frère de la sultane créole. Cf. « Lettres sur l'Orient, écrites pendant les années 1827 et 1828 », par le baron Th. Renouard de Busnière, Paris, 1829, 2 vol. in-8°, t. I, p. 19.

(8) Promulgué par Abdul-Medjid, Mahmoud étant dé-cédé le 1^{er} juillet.

(9) Marchands d'esclaves.

Plusieurs de ces noirs firent une belle et rapide fortune. Ainsi, le cachef Abdalla-el-Djarf, renommé pour sa vigueur et son courage, qui périt à la bataille des Pyramides ⁽¹⁰⁾, et ce mameluk favori de Djezzar, Ali, pris en flagrant délit d'espionnage par les Français et passé à leur service, qui tomba frappé à mort, au témoignage de Napoléon ⁽¹¹⁾, en chargeant les Turcs à Aboukir. Le capitaine Gerbaud ⁽¹²⁾, jeune et brillant officier, tué devant Saint-Jeand'Acre, parle de ce nègre dans son journal; de même, le commandant de la Jonquière, dans sa grande histoire de l'expédition ⁽¹³⁾.

Tel fut encore le « Katkhoda » de Mourad, Ibrahim el Sennari el Assouad ⁽¹⁴⁾, qui assura la liaison entre les notables du Caire et l'émir, quand celui-ci fixa sa résidence à Guizeh.

Après la victoire de Bonaparte aux Pyramides, le Sennari accompagna son maître au Saïd et l'assista dans sa lutte opiniâtre contre Desaix. C'est au cours de cette campagne que plusieurs mameluks, d'origine autrichienne, hongroise ou croate, se rendirent au

(10) DJABARTI. « Chroniques du cheikh Abdel-Rahman ou Merveillés... », trad. française, Le Caire, 1888, 9 vol. in-4°, t. VI, p. 131.

(11) NAPOLÉON. « Campagnes d'Égypte et de Syrie » (dictées à Bertrand), Paris, 1847, 2 vol. in-8° et atlas, t. II, p. 80.

(12) « Le capitaine Gerbaud (1773-1799). Documents publiés par M. Mangerel », Paris, Plon, 1910, in-8°, p. 340.

(13) T. IV, p. 389.

(14) Ibrahim du Sennar le Noir. Katkhoda signifie lieutenant, délégué. On disait aussi Kiaya (même sens).

« Sultan Juste » (15) et furent incorporés dans ses escadrons.

Après la capitulation de Menou, le Sennari fut au nombre des beys de la maison de Mourad, que le capitain-pacha fit traîtreusement massacrer en rade d'Aboukir (Octobre 1801). C'est là que périt le successeur de Mourad, Osman Bey el Djokhadar, dit aussi el Tambordji. Quant à Osman Bey Bardissy, il reçut quatorze blessures en luttant, un contre vingt, avec l'énergie du désespoir. Il survécut par miracle, pour trouver, quelques années après, une fin moins glorieuse, due, a-t-on dit, à une autre félonie, plus subtile et surtout moins compromettante pour son auteur.

Rappelons enfin que la maison du Sennari était située au Caire, à Nasrieh; elle l'est d'ailleurs encore. M. Charles Gaillardot Bey, décédé l'an dernier (16), avait obtenu son classement comme monument historique et y avait installé, sous le nom de *Musée Bonaparte*, une remarquable collection de livres, de gravures et de bibelots relatifs à l'expédition française. Cette maison est la seule qui subsiste aujourd'hui entre les divers immeubles mameluks qu'occupèrent, de 1798 à 1801, les savants de la Commission d'Egypte.

(15) Surnom donné à Desaix par les Egyptiens. Cf. REYNAUD. « Histoire scientifique et militaire », Paris, 1830-36, t. IV, p. 73.

(16) Au Caire, le 27 novembre 1927.

Quant aux Grecs, sans compter le sultan Aly Bey el Kébir, qui, d'après Savary ⁽¹⁷⁾, était fils d'un *papas* d'Anatolie, on doit citer, parmi les renégats les plus curieux, trois frères, les Gaëta, originaires de Zante, cette île charmante, qui vit, en quelques lustres, naître Foscolo, le chantre des « Sépulcres », et mourir Guys, le précurseur des philhellènes.

Nos Zantiotes étaient chaudronniers de leur métier. La soif des jouissances faciles les jeta en Egypte, vers 1790. Ils répudièrent leur foi, pour la forme, en entrant au service de Mourad, et prirent, respectivement, les noms d'Ibrahim, d'Ahmed et d'Hussein avec le titre d'aga. L'émir désirait fabriquer sur place son artillerie. Aussi accueillait-il avec faveur les Zantiotes et leur confia-t-il le soin d'établir une fonderie près de son palais de Guizeh. Suivant Brown ⁽¹⁸⁾, les trois frères parvinrent à façonner des pièces en bronze bien conditionnées. Ibrahim assura la direction de l'usine. Mais, en 1796, Ahmed Aga ne pouvant obtenir de Mourad la haute situation à laquelle il aspirait — les compétitions étaient trop nombreuses à la cour du prince — s'aboucha, à l'instigation du Consul d'Autriche, Carlo Rossetti, avec des émissaires du sultan du Darfour, Abdoul-

(17) « Lettres sur l'Egypte », Paris, 1786, 3 vol. in-8°, t. II, p. 208. Aly Bey ou Aly Sultan (1728-1773) fut le véritable précurseur de Méhémet-Ali. Volney le donne pour un Abaze.

(18) *Op. cit.*, t. I, pp. 233-235.

Rahman, qui, lui aussi, cherchait à se créer une artillerie. Ce sultan n'était pas le seul potentat barbare à éprouver un tel désir. Son collègue du Bornou employa aussi, vers la même époque, comme canoniers, des esclaves français, sans doute à lui livrés par quelque « kalifa » (19) du Maghreb.

Ahmed éleva une citadelle, avec des batteries, à Cobbé, capitale du Darfour. Mais l'ambition le perdit : il tenta d'usurper le pouvoir à l'aide de quelques mécontents. Un des conjurés vendit la trame. L'aventurier fut saisi et supplicié (1799) (20).

Quant à Hussein, il devint cachef (21) de Radouan Bey (22), puis, commandant de l'artillerie de Mourad, et prit part, comme le Sennari, à la défense de la Haute-Egypte contre Desaix ; mais, après la bataille de Sédiman, il se rapprocha des vainqueurs et accepta même, de leurs mains, le commandement d'une compagnie indigène, nouvellement organisée. C'est lui

(19) Caravane.

(20) AURIANT. « Histoire d'Ahmed-Aga le Zantiote », in *Revue de l'Histoire des Colonies Françaises*, t. XIX, 1926.

(21) Titre supérieur à aga et inférieur à bey. Ainsi cet aventurier se nomma successivement Hussein Aga, Hussein Cachef et Hussein Bey. Dans la correspondance du consul Saint-Marcel, publiée par M. E. Driault, in « Mohamed-Aly et Napoléon », Le Caire, 1925, in-4°, on trouve constamment cadif pour cachef. C'est évidemment une erreur de lecture du copiste.

(22) Ce bey, qui eut son heure de célébrité, mourut de la peste, en même temps qu'Ismail Bey et Kébir, rival de Mourad.

que l'*Annuaire de l'An VIII*, imprimé au Caire par l'orientaliste J.-J. Marcel, appelle « *Housseyn Kachef* », que Djabarti nomme « *Hussein el Frandjy* », et que l'arabisant Burckhardt traite de « *Hussein Bey el Yahoudi*, Grec sanguinaire » (*sic*) (23).

Déjà, de concert avec le Chiote Bartholomeo Serra, dit Barthélemy le Grec (24), chef d'une maréchaussée créée par Bonaparte, Hussein Cachef s'était efforcé de réconcilier Mourad avec la politique française (25). L'épouse du prince, la dame Néfissa, acquise à l'idée d'une entente, seconda puissamment les deux insulaires. Le traité par lequel Kléber reconnut à Mourad la souveraineté du Saïd sous le protectorat de la République, fut donc, en partie, l'œuvre du Zantiote, qui, en récompense, se vit nommer bey et chargé d'affaires auprès du général en chef.

Quand Mourad eut succombé à la peste et que son successeur Osman el Tambordji eut été assassiné, comme nous l'avons vu, Hussein Bey — il a désormais droit à ce titre — s'attacha à la fortune de Bardissy. Une bravoure à la Murat auréolait ce

(23) C'est-à-dire sans doute Grec, d'origine juive. « *Voyages en Arabie* », trad. par J.-B. Eyriès, Paris, A. Bertrand, 1835, 3 vol. in-8°, t. I, p. 352; — DJABARTI. *Op. cit.*, t. VII, pp. 213, 246 et 328; — GOUIN (« *L'Égypte au XIX^e siècle* », Paris, Boizard, 1847, in-4°, p. 218) le nomme: « Hassan Bel El Yahudy ». C'est une erreur pour Hussein Bey et Yahoudi (Hussein Bey le Juif).

24. Cf. ma communication à l'Institut d'Égypte du 8 novembre 1926.

(25) Nakoula El Turk, *op. cit.*, p. 215.



guerrier d'un grand prestige. Sa force valait son courage. Il abattait d'un coup de sabre la tête d'un buffle ou d'un chameau ⁽²⁶⁾. A la bataille des Pyramides, il fauchait, comme des fétus, les canons des fusils français. On le retira de la mêlée, littéralement criblé de blessures.

(J'ajouterai, d'après Soliman Pacha, que, pour donner de tels résultats, la taille d'un damas doit être proportionnée à celle de son propriétaire : la longueur de la lame se mesure sur la distance du bout de l'oreille au poing, le bras demeurant près du corps sur la hanche) ⁽²⁷⁾.

Aussi, les agents de Napoléon caressaient-ils Osman Bey. En octobre 1802, quand Sébastiani passa en mission par l'Égypte y presser l'évacuation des troupes britanniques ⁽²⁸⁾, en conformité du traité d'Amiens, il ne parvint pas à communiquer verbalement avec l'émir. Les autorités du Caire, sous couleur de déférence, entourèrent l'envoyé du premier consul

(26) Ibrahim Pacha en faisait autant. Cf. FESQUET. « Voyage d'Horace Vernet en Orient (en 1839) », Paris, Challamel, in-4°, p. 54, en note.

(27) FESQUET. *Op. cit.*, p. 209.

(28) L'évacuation d'Alexandrie n'eut lieu que le 14 mars 1803. Deux jours après, la flotte anglaise appareilla. Pour les principaux faits historiques postérieurs à 1801, rapportés dans cette étude, cf. F. MENGIN. « Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohamed-Aly », Paris, A. Bertrand, 1823, 2 vol. in-8° et atlas. Mouriez, dans son « Histoire de Méhémet-Ali », a démarqué Mengin; j'estime inutile de le consulter.

d'une surveillance si étroite, qu'une entrevue sans témoins s'avéra impossible.

Hussein Bey demeurait alors au bord du Nil, dans un fortin, près de cet antique *mekyas* (nilomètre) de Rodah, dont J.-J. Marcel ⁽²⁹⁾ nous a laissé une savante description. Quelques chaloupes armées renforçaient la position. Le Zantiote avait de fréquentes conversations secrètes avec les agents de la France ⁽³⁰⁾, où se discutaient les moyens de rendre aux mameluks leur séculaire prestige sous le commandement de Bardissy et la protection de Napoléon. Mais, pour réussir, il fallait, à la fois, ménager les susceptibilités de la Porte et mettre hors de cause un autre chef mameluk, Mohamed Bey el Elfy ⁽³¹⁾, grand favori de l'Angleterre. Méhémet-Ali ne semblait pas à craindre : il n'avait pas encore donné la

(29) « Description de l'Égypte », 2^e édition, t. XV et XVIII (*Etat Moderne*).

(30) Notamment avec Mathieu de Lesseps.

(31) Moh. Bey el Elfy avait quitté l'Égypte le 16 mars 1803, avec la flotte britannique, laissant le commandement de sa maison à son khaznadar (trésorier). Il revint de Londres sur une frégate anglaise, le 12 février 1804, avec un riche équipage et jusqu'à des appareils d'astronomie et des instruments de musique. Bardissy et Méhémet-Aly l'attaquèrent, comme il remontait le Nil dans la cange de l'agent anglais Petrucci (ex-employé de l'armée de Bonaparte). Elfy put s'échapper seul. Sa suite fut dispersée. Mais il ne tarda pas à reconstituer ses forces en Charkieh. Très superstitieux, il s'adonnait à l'astrologie, mais possédait une distinction naturelle et des aptitudes militaires, qui lui valurent une grande autorité. Plusieurs tribus de Bédouins lui étaient dévouées.

mesure de son génie et se posait d'ailleurs en allié d'Osman Bey.

Pour ses compatriotes, malgré sa conversion à l'Islam, Hussein demeurait Grec. Aussi, comme Barthélemy, comme Papazoglou, l'ex-amiral de Mourad, avait-il pu s'entourer d'une garde de trois à quatre cents flibustiers, pour la plupart anciens *galionghis* (marins) de l'Archipel. Cette bande comprenait aussi des nègres et même quelques déserteurs de notre Armée d'Orient. C'est avec ces hommes qu'Hussein surprit, sur l'ordre de Bardissy, la petite escorte du nouveau gouverneur, nommé par la Porte en remplacement de Khosrew, Aly Pacha Gazaïrly (l'Algérien), qui avait débarqué à Alexandrie le 8 juillet 1803 et tenta, pour son malheur, six mois plus tard, de venir occuper son poste du Caire, en remontant le Nil. Le Zantiote pillait les barques, où s'entassaient les munitions et les somptueux bagages du pacha. Il porta ainsi le premier coup à cet imprudent dignitaire, qui, ayant voulu duper les mamluks, fut bientôt démasqué, puis immolé à leur haine (31 janvier 1804).

Les marins d'Hussein portaient des casques de cuivre, sans doute oubliés par les dragons français de l'expédition, et se faisaient précéder de tambours, comme une troupe européenne. C'était là évidemment un usage que l'ex-capitaine d'auxiliaires avait retenu de son court passage dans l'Etat-Major de l'armée de Bonaparte.

Quand le commissaire aux relations extérieures,

Mathieu de Lesseps, arriva au Caire, fin juillet 1803, prendre possession de son poste, il fut reçu en grande pompe, au bruit de salves d'artillerie, par plusieurs cachefs, en tête desquels chevauchait Hussein, qui, pour la circonstance, avait fait arborer le pavillon français sur l'immeuble destiné au représentant du premier consul. C'est encore le Zantiote que Bardissy chargeait, quelques jours auparavant, de réquisitionner des munitions en vue de l'attaque de Rosette ⁽³²⁾.

Mais, le 11 mars 1804, Méhémet-Ali, las de jouer le rôle ingrat de second de Bardissy, se décida à rompre ouvertement avec ses alliés. Le lendemain, il eut même l'audace d'assaillir la maison fortifiée que l'émir occupait au Caire avec ses clients. Il s'était assuré la complicité d'un mercenaire ture, nommé Ismaïl, qui venait de remplacer le Français Sélim Combe dans le commandement de l'artillerie du prince. Le traître Ismaïl retourna ses canons contre son maître. Bardissy, sur le point d'être forcé, s'ouvrit un passage, le sabre au poing, avec quelques fidèles, et gagna précipitamment la région de Basatine ⁽³³⁾. Le vieil Ibrahim bey, le Nestor des mameluks, lui aussi attaqué dans son palais de Birket-el-

(32) Prise par les mameluks sur les Turcs, le 2 juillet 1803. Damiette succombait le 3. Khosrew, qui s'y était réfugié, fut fait prisonnier et envoyé au Caire sous la surveillance du vieil Ibrahim Bey.

(33) A cinq kilomètres au sud du Vieux-Caire, à l'entrée de la Vallée de l'Egarement.

Fil, dut abandonner la capitale, sous une grêle de balles.

Seul Hussein Bey tenait encore dans son fortin du Mékyas, mais, impressionné par la disgrâce des émirs, il mit à la voile pour rejoindre son chef.

Après une période d'anarchie, marquée par des alternatives de succès et de revers, — Hussein subit alors un échec à Choubra (banlieue du Caire) — les beys se concentrèrent dans la Haute-Egypte, leur refuge traditionnel. Méhémet-Ali fut alors chargé par le nouveau gouverneur du Caire, intronisé par les Albanais, Kourchid Pacha ⁽³⁴⁾, d'assiéger Minieh que les mameluks occupaient solidement.

Les galionghis du Zantiote, surpris par une attaque brusquée, lâchèrent pied (19 février 1805). Mais, Bardissy accourut en personne et repoussa les assaillants. Hussein se déroba par la fuite à la colère de l'émir, qui jurait de le tuer de sa main. A la suite de cette affaire, sa bande fut dissoute.

Cependant, nous assure un témoin, Félix Mengin, commerçant français du Caire, notre homme reçut bientôt de l'émir le « mouchoir du pardon ». Par la suite, il l'accompagna dans une randonnée vers la frontière sud du Saïd, dans l'espoir de dépouiller des caravanes, attendues de l'intérieur de l'Afrique.

(34) Gouverneur d'Alexandrie, élu par les Albanais, après le meurtre d'Aly Gazairly et la seconde déposition de Khosrew (15 mars 1804). Méhémet-Ali était alors son kaï-makan (lieutenant).

Il s'agit de ces convois d'esclaves et de marchandises, provenant du Darfour et du Sennar, auxquels le chevalier de La Panouse a consacré deux études dans le 4^e volume des « *Mémoires sur l'Égypte* », édités par Didot (an XI).

Remarquons, à ce propos, que la correspondance des agents du temps, récemment publiée (35), concorde exactement, sur maints détails, avec le vieil ouvrage de Mengin. C'est que Mengin était, au Caire, l'homme du consulat général de France, et les rapports officiels, alors adressés à Paris, sur les événements de la Haute-Égypte, sont souvent l'œuvre de ce négociant doublé d'un agent politique.

Hussein Bey survécut-il longtemps à Bardissy, à ce brave dont il avait rêvé de faire un sultan d'Égypte, en appuyant sa précaire autorité sur la puissante amitié de Napoléon ? Je n'ai pu le savoir.

Cependant, en 1807, lors de l'expédition britannique, qui aboutit au lamentable désastre de Rosette, Hussein montra clairement qu'il méritait son surnom de Frandjy. En cette grave occurrence, où se jouaient les destinées de l'Égypte, d'accord avec Drovetti, il usa de son influence sur ses collègues, plus

(35) G. DOUIN. « L'Égypte de 1802 à 1804 » (corresp. des Consuls de France), Le Caire, 1925, in-4°. — Du même, « Mohamed Aly, Pacha du Caire » (1805-1807), et Ed. DRIAULT. « Mohamed Aly et Napoléon », *op. cit.* Ces documents permettent de vérifier la chronique de Mengin, jusqu'alors la seule source européenne originale de l'époque.

soldats que diplomates, pour les décider à ne pas soutenir les envahisseurs ⁽³⁶⁾. Il fut appuyé par Mohamed Bey Manfoukh, lui aussi dévoué à la France ⁽³⁷⁾.

Si Bardissy, hostile aux Anglais, venait de mourir (19 novembre 1806), Elfy, leur allié, l'avait presque aussitôt suivi dans la tombe (30 janvier 1807). Et, dans l'ignorance de ce dernier décès, le commandant de l'escadre britannique comptait sans doute sur les légers cavaliers alfités ⁽³⁸⁾, pour couvrir ses compagnies de débarquement d'un mobile rideau vivant.

Les beys, privés par ces deux morts soudaines, — on a parlé de poison — d'un chef de premier plan, hésitèrent. Hussein détermina leur neutralité.

A ce moment critique, il ne tint sans doute qu'à lui d'écraser dans l'œuf l'incroyable fortune de Méhémet-Ali.

Ici, la figure de l'aventureux insulaire, qui avait un moment émergé en pleine lumière, disparaît de la scène politique de ces temps troublés. Djabarti lui-même, notre meilleur guide, paraît l'oublier. Seul, Burckhardt ⁽³⁹⁾ nous raconte que, vers la fin

(36) G. DOUIN. « Mohamed Aly, Pacha du Caire » (lettres de Drovetti à Sébastiani des 7 et 29 mai 1807), pp. 171 et 181.

(37) DRIAULT, *op. cit.*, p. 55 (lettre de Drovetti à « Ministre » du 4 décembre 1807).

(38) D'Elfy.

(39) Passage déjà cité.

de sa carrière, pour se procurer des ressources, notre Grec en était réduit à rançonner, voire à massacrer les pèlerins du Saïd, qui se rendaient à La Mecque par la voie du Kosseir.

L'arabisant ne date pas son renseignement, qui ne peut dépasser l'époque de son voyage en Nubie, soit l'année 1813. D'après Gouin ⁽⁴⁰⁾, il s'agirait même de faits antérieurs à 1811. Ce dernier auteur ajoute qu'Hussein n'aurait pas alors caché son intention de supprimer Méhémet-Ali à la première occasion favorable. Peut-être le croyait-il responsable de la mort étrange et soudaine de Bardissy ? Un jour même, une balle anonyme effleura le grand-pacha, tuant un homme de son escorte. Quoi qu'il en soit, la menace du Grec dut influencer sur l'atroce décision que prit Méhémet-Ali de se défaire en bloc des mameluks.

D'autre part, le nom d'Hussein n'est pas porté au tableau de la grande tuerie de la citadelle (1^{er} mars 1811) ⁽⁴¹⁾, où tombèrent, Chahine Bey en tête, les 470 sandjaks, cachefs et cavaliers de la maison d'Elfy.

D'ailleurs, nous l'avons dit, le Zantiote n'appartenait pas à ce clan, qui seul alors fut détruit. Le vieil Ibrahim, trop défiant, n'avait pas quitté la Haute-Egypte. La plupart des anciens suivants de Bar-

(40) Passage déjà cité.

(41) Cf. les noms indiqués par Mengin et par Djabarti, t. VIII, p. 195.

Missy avaient fait de même (42). Nul doute qu'Hussein, non moins avisé, ne les ait imités.

Il est vrai qu'un ordre de mort fut envoyé dans les provinces et exécuté impitoyablement contre des centaines de mameluks (43) appartenant à différentes maisons.

Peut-être, comme nombre de ses pareils, Hussein périt-il victime de ces derniers massacres ou bien de quelque embûche obscure, que la chronique n'a pas enregistrée, ou encore, tel Mourad, d'une de ces terribles épidémies de peste, qui ravageaient alors périodiquement l'Orient (44).

En tout cas, j'ai cru devoir attirer l'attention sur un curieux aventurier, dont le rôle fut important et auquel cependant les historiens de l'Égypte contemporaine n'ont pas attaché tout l'intérêt qu'il mérite.

*
**

A propos du massacre de la citadelle, on prétend qu'un seul mameluk y échappa. C'était un frère d'Elfy. Les uns l'appellent Amin ou Emin Bey (45),

(42) Quelques-uns seulement furent pris au guet-apens de la citadelle avec les Alfites. Djabarti donne leurs noms.

(43) Certains s'enfuirent sous un déguisement en Syrie.

(44) En Égypte, il y en eut une, des plus meurtrières, en 1814, et une autre en 1818. Burkhardt succomba à la seconde, ou peut-être à quelque « mauvais café ».

(45) Cf. GOUIN. *Op. cit.*, p. 212.

d'autres, Hassan Bey ⁽⁴⁶⁾. Vulabelle, en historien prudent, ne lui donne pas de nom ⁽⁴⁷⁾.

Ce bey est entré dans la légende. On conte, en effet, qu'au moment d'être fusillé, comme ses compagnons, par les Arnauts du grand-pacha, il se jeta, avec son cheval, du haut de la forteresse, dans le fossé, tombant ainsi de soixante pieds. La bête expira sur le coup, l'homme ne fut qu'étourdi ⁽⁴⁸⁾.

J'ai visité moi-même l'endroit. On y voit, gravé dans la pierre du parapet, un fer à cheval grossièrement figuré.

Il existe, suivant Mengin, une autre version moins dramatique, mais plus vraisemblable. Ce mameluk serait arrivé en retard à la porte de la citadelle. Au moment où il allait la franchir, il l'aurait vu se fermer et aurait entendu, presque aussitôt, les premiers coups de feu des Albanais. Comprenant le sort qui l'attendait, il aurait tourné bride ⁽⁴⁹⁾.

A noter que les archives françaises publiées ne disent pas un mot de cette histoire. Quant à Djabarti, il se contente de noter qu'Emin Bey (*sic*) « s'échappa de la citadelle et s'enfuit vers la Syrie ».

(46) OLYMPE AUDOUARD. « Les mystères de l'Égypte dévoilés », Paris, 1866, in-16, p. 72, et A. RYMC. « Égypte moderne » (Collection de l'Univers Pittoresque), Paris, Didot, réimpr. de 1877, in-8°, p. 6.

(47) VAULABELLE. « Histoire Moderne », Paris, 1832, t. I, p. 460.

(48) GOUIN. Passage cité.

(49). VAULABELLE. Passage cité.

Quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur le *saut du mameluk*, il est un point incontesté : le bey put gagner la campagne et, grâce à la complicité d'un chef de nomades, traverser le désert du Sinaï et atteindre la frontière du pachalik d'Acre. Je m'étais souvent demandé ce qu'il était réellement devenu. D'après Vulabellé, il existait encore en 1835. Après avoir séjourné quelque temps en Syrie, à Tripoli, il serait entré au service du Grand Seigneur, en qualité de « capidjy-bachi ».

Certes, on ne peut prendre au sérieux Alexandre Dumas père, suivant qui notre mameluk aurait, après sa fuite, exercé les fonctions de gouverneur de Jérusalem. En effet, Dumas n'a jamais visité l'Orient. Ses *Quinze jours au Sinaï* n'ont aucune valeur historique. C'est une œuvre de pure imagination, à quelques détails près, d'ailleurs empruntés aux souvenirs d'un peintre, Dauzats, dont Arthur Rhôné a reproduit plusieurs dessins dans *l'Égypte à petites journées*.

Signalons, en passant, qu'on ne peut savoir davantage ce qu'il y a de vrai dans un autre roman de Dumas, « L'Arabie Heureuse », rédigé sur les notes d'un aventurier français, Abdul-Hamid Bey, *alias* du Couret ⁽⁵⁰⁾.

(50) Né à Huningue, en 1812, visita l'Égypte (1834), l'Abyssinie, fit comme musulman le pèlerinage de la Mecque, parcourut l'Yémen, se rendit à l'île de la Réunion, puis à Mascate. En 1848, essaya de pénétrer à Tombouctou.

Mais j'ai eu récemment la bonne fortune, grâce à l'obligeance d'un des traducteurs de Djabarti, M. Gabriel Kahil, d'obtenir des précisions nouvelles, sinon sur le fameux « rescapé » ⁽⁵¹⁾ de la citadelle, du moins sur sa descendance.

Je les donne ici sous toutes réserves :

La femme du fugitif, nommée Steita, voyant, après le massacre, les Arnauts se ruer sur les maisons des mameluks pour les piller, s'enfuit dans le désert d'El Arish, emportant son fils Ali, âgé de cinq ans. Elle fut recueillie en chemin par des Arabes, ainsi que son précieux fardeau, mais ne tarda pas à succomber d'épuisement.

L'enfant parvint à Haïfa avec ses sauveurs, qui le confièrent à un certain Soliman, grand amateur de chevaux. Singulière fatalité, pendant ce temps, le

(51) D'après cette source inédite, il s'appellerait effectivement Hassan.

Jusqu'à présent, je penchais pour l'hypothèse classique d'un seul bey échappé au massacre.

Après réflexion, je crois qu'il y en eut deux : l'un Hassan (d'après ses propres descendants et le témoin de M^{me} Audouard), l'autre Amin, que la correspondance des Consuls de France dit frère d'Elfy et partisan des Anglais et dont la fuite est signalée par Djabarti et Mengin. C'est bien cet Amin (Mengin l'affirme) qui a dû arriver en retard; par contre (à en croire M^{me} Audouard et M. Kahil) c'est Hassan qui fut acculé au terrible saut. — Il a pu y survivre. Le cas n'est pas sans précédent connu. Les « défénestrés » de Prague, Martinits, Slavata et un secrétaire furent précipités d'aussi haut. Or, si Slavata se blessa dans la chute, ses deux compagnons s'en tirèrent sains et saufs.

bey, réfugié lui aussi en Syrie, à quelques lieues de là, ignorait et devait toujours ignorer le sort de son fils !

Ali, bientôt surnommé *El Cheitan* (le Diable) pour sa vivacité, demeura jusqu'à sa majorité auprès du protecteur que le hasard lui avait donné. Il devint alors saïs du Couvent du Carmel et se maria. De cette union, il eut quatre garçons et deux filles. Les moines élevèrent ces enfants. Un jour, un médecin français, de passage, ayant remarqué la grande intelligence des deux aînés, les emmena en France, à Lyon. Elevés dans la religion chrétienne, ils prirent les noms de Marie et de Joseph Elias et firent, aux frais de leur bienfaiteur, de solides études d'ingénieur. Joseph Elias s'engagea comme volontaire pendant la guerre de 1870 et fut décoré. Les deux frères retournèrent ensuite en Syrie et se fixèrent à Beyrouth. Marie Elias se fit jésuite et fut chargé par les Pères de la direction de leur célèbre imprimerie arabe. Quant à Joseph, il édifia d'importants bâtiments à Beyrouth et à Nazareth, puis devint ingénieur en chef du Liban, poste qu'il occupa pendant plus de trente années. Il prit sa retraite à Paris et s'efforça, mais sans succès, d'obtenir une concession de chemins de fer. Il avait inventé deux machines, l'une électrique, l'autre pneumatique, mais mourut, il y a quatre ans environ, à Neuilly, sans en avoir tiré parti. Il n'a pas laissé de postérité.

Quant aux autres petits-enfants du « mameluk miraculé », l'un d'eux, nommé Abdalla, ne dépassa

pas la quinzième année. Par contre, le plus jeune, Mahmoud, très âgé aujourd'hui, demeuré musulman, réside encore à Haïfa. Une des filles, Maryam — elle s'appelait originairement Aïcha — est aussi vivante et habite au Caire, avec sa belle-sœur, Hanoum Elias, née Chami, veuve de Joseph.

*
**

S'il faut clore assez vite la liste des individus, non originaires du Caucase, qui brillèrent parmi les mameluks, avant et pendant l'expédition de Bonaparte, il n'en est plus de même après le rapatriement de l'Armée d'Orient.

En effet, quand Belliard, puis Menou, évacuèrent l'Égypte, plusieurs centaines de leurs soldats ne les suivirent pas et passèrent au service des beys ou des dignitaires turs.

Déjà, pendant l'occupation, une bande de maraudeurs, où figuraient des Français, s'était organisée dans les environs du Caire ⁽⁵²⁾. On l'appelait la « Compagnie de la Lune ».

Dès 1802, le pacha du Caire, Khosrew, qui resta toute sa vie — et elle fut longue — l'ennemi acharné de Méhémet-Ali, confiait à certains déserteurs ou trainards de l'Armée d'Orient — il en eut 130 environ — l'éducation militaire de Nubiens et de nègres. C'était là un exemple, dont devait plus tard profiter le grand Rouméliote, en accueillant comme instructeurs d'anciens officiers de l'Empire, tels que

Sève ⁽⁵³⁾, Planat ⁽⁵⁴⁾, Mary ⁽⁵⁵⁾, Varin ⁽⁵⁶⁾, tous quatre Français, et le colonel espagnol Antonio de Segura, ancien député de Cordoue ⁽⁵⁷⁾.

Khosrew eut ainsi une garde, formée à l'euro-péenne, dont le dévouement lui fut précieux dans ses revers. Cette troupe d'élite se distingua, en particulier, au combat de Fareskour et au siège de Damiette, où elle eut à repousser l'armée combinée de Bardissy, de Méhémet-Ali et d'Hassan Bey. Ce dernier était neveu du chef albanais Taher Pacha, qui fut vingt-deux jours maître du Caire, après la première déposition de Khosrew, et périt assassiné dans une émeute (25 mai 1803).

Fait singulier, il y avait alors des Français dans les deux camps. Les batteries des adversaires de Khosrew étaient dirigées par un certain Combe, natif d'Avignon, devenu mameluk sous le nom de Sélim.

(52) A. GALLAND. « Tableau de l'Égypte pendant le séjour de l'Armée Française », Paris, édit. de 1804, 2 vol. in-8°, t. I, p. 301.

(53) Soliman Pacha, major-général de l'armée égyptienne et son grand organisateur.

(54) Fonda l'école d'état-major, laissa une « Histoire de la Régénération de l'Égypte », 1830, in-8°.

(55) Un des premiers instructeurs de l'armée égyptienne.

(56) Ancien aide de camp de Gouvion Saint-Cyr, fonda l'école de cavalerie de Guizeh.

(57) Fonda l'école d'artillerie de Tourah; Méhémet-Ali le nomma général. Cf. MENGIN. « Histoire sommaire de l'Égypte » (de 1823 à 1838), Paris, Didot, 1839, in-8°, pp. 129-130.

Ce Sélim, avec un petit groupe de ses compatriotes, transfuges comme lui-même de l'Armée d'Orient, avait d'abord servi Bardissy; mais l'émir lui devant six mois de solde, il le quitta pour passer au parti d'Elfy le Petit, lieutenant et homonyme d'Elfy Bey. Nous avons vu que cette défection permit bientôt à Méhémet-Ali d'enlever le palais de Bardissy et de chasser ce prince du Caire.

Ces mêmes mameluks français participèrent à une équipée inattendue. Le gouvernement des Etats-Unis avait fort à se plaindre des pirateries des Barbaresques de Tripoli. Il envoya l'escadre de l'amiral Barrow faire une démonstration sur les côtes de Lybie (décembre 1804). En même temps, Ayton, consul de l'Union à Tunis, débarquait à Alexandrie. Il y organisa un coup de main sur la petite place de Derna, port de la Cyrénaïque. A cet effet, il engagea, comme canonniers, Sélim et ses hommes et les travestit en soldats américains. Sélim ouvrit la tranchée devant le château de Derna, qu'il battit en brèche. La position fut enlevée. Ayton s'appêtait à attaquer Tripoli, par les mêmes moyens, quand il apprit que Barrow, jaloux de son succès, avait inopinément traité.

Un moulin, élevé par Sélim, et quelques canons, qu'il abandonna, demeurèrent, sur la plage de Derna, les seuls témoignages de cette aventure peu banale.

On peut se demander quels bouleversements dans la carte politique de l'Afrique eut produits la con-

quête de la Tripolitaine par les Américains au début du XIX^e siècle !

Le trop fameux Royer, ex-pharmacien en chef de l'Armée d'Orient, destitué par Menou pour concussion, était demeuré en Egypte après l'occupation, car il se sentait plutôt indésirable en France. Il exerçait la médecine pour le compte des beys. Mécontent de sa situation, il débaucha, en octobre 1805, au profit de Méhémet-Ali, huit mameluks français de la maison de Soliman Bey (58). En récompense, il fut nommé médecin du vice-roi.

Après la victoire à la Pyrrhus remportée par Elfy Bey à Néguileh (juillet 1806), Drovetti, lui aussi, parvint à séduire vingt-cinq de ses compatriotes, clients de cet émir, et à les attacher à la fortune de Méhémet-Ali.

Peu après, Chateaubriand arrivait au Caire (59). Il était l'hôte de Mengin (60) et visitait la merveilleuse ville arabe, sous la conduite du Toulousain Derau, ex-cavalier de notre armée d'Egypte, qui avait pris le nom d'Abdalla et commandait alors la petite garde française du grand-pacha.

Sans doute le même Abdalla figurait parmi les cinq mameluks français, « richement équipés », qui,

(58) Commandant de Guirguez.

(59) « Itinéraire de Paris à Jérusalem », édit. Degorce-Cadot, in-4°, p. 132.

(60) Le grand écrivain a omis de nommer Mengin, ce qui n'a pas empêché celui-ci de lui dédier son livre.

à la même date, accompagnèrent Drovetti ⁽⁶¹⁾ dans sa visite à Badia, près d'Alexandrie. C'est, en tout cas, lui qui, le 6 novembre 1807, protégeait la retraite de son maître à la citadelle, devant une terrible émeute de la soldatesque albanaise.

Quelques semaines auparavant, et précisément pendant la tentative des Anglais sur Rosette, l'agent de la France en cette ville, Tourneau, surpris par un raid de mameluks, courut un danger sérieux. Mais le trésorier d'un bey, lui aussi déserteur français, le fit relâcher. Nous devons le récit de cet incident au savant Ambroise Firmin-Didot ⁽⁶²⁾, de la célèbre maison d'édition, qui parcourut les Echelles du Levant et l'Égypte en 1816 et 1817.

Lors du massacre de 1811, Méhémet-Ali fit épargner tous les mameluks français, qu'il tenait à s'attacher.

*
**

On sait que les débris de l'infortunée milice, évacuant le fort d'Ibrim ⁽⁶³⁾, abandonnèrent définitivement l'Égypte avec leurs derniers chefs, le vieil Ibrahim et Osman Bey Hassan, et se retirèrent à

(61) « Voyage d'Aly Bey El Abbassi (*Domingo Badia*) en Afrique et en Asie... » (1803-1807), Paris, Didot, 1814, 3 vol. in-8° et atlas, t. II, p. 261.

(62) « Notes d'un voyage fait dans le Levant, en 1816 et 1817 », Paris, Didot, in-8°, s. d. (1820), p. 162.

(63) Près d'Assouan.

Dongola, où Burckhardt les vit en 1813, au cours de son voyage en Nubie.

Quand, en 1820, Ismaïl Bey ⁽⁶⁴⁾, fils de Méhémet-Ali, avec son beau-frère, le féroce defferdar, Méhémet Bey ⁽⁶⁵⁾, entreprit la conquête du Soudan Oriental, ces mameluks, réduits à quelques centaines, se replièrent encore vers le sud, au delà de Chendy.

Le 2 octobre 1822, l'expédition britannique de Denham, Oudney et Clapperton, partie à la découverte du Lac Tchad, rencontra, sur la route de Mourzouk, près de Tamanhint, une kafila, où se trouvaient six mameluks, réduits à un complet dénuelement, qui se rendaient à Tripoli solliciter du pacha de cette ville la grâce de finir en paix leurs jours dans ses états. Parmi eux figuraient deux beys, l'un âgé de cinquante à soixante ans, nommé Mohamed, l'autre encore jeune et plein de feu, du nom d'Aly.

Seuls, ils survivaient d'un petit groupe de vingt-six cavaliers, qui avaient quitté la Nubie devant l'armée de Méhémet-Ali. La plupart de leurs compagnons s'étaient rendus. Les vingt-six en question avaient résolu d'échapper à tout prix. S'étant vu refuser l'accès du Darfour, ils avaient gagné le Ouadaï, où ils n'avaient pu davantage obtenir de s'installer. Au mois de mai 1822, ils s'étaient remis

(64) Il fut brûlé vif à Chendy par le chef du pays, le « Melek Nemr » (le Tigre).

(65) Conquit le Kordofan, vengea la mort d'Ismaïl en faisant tomber 20.000 têtes au Soudan.

en marche dans la direction de Fezzan par le pays des Tibbous. Mais, en chemin, vingt d'entre eux avaient péri, au cours d'une rixe avec des indigènes ⁽⁶⁶⁾.

*
**

Quant aux quelques Français, survivants de tant de combats et de massacres, ils eurent la chance de plaire à Méhémet-Ali et de rester à son service. C'est ainsi qu'ils purent entretenir des relations passagères avec d'illustres voyageurs. Le comte de Forbin ⁽⁶⁷⁾, ce grand seigneur artiste, sur la fin de sa mission au Levant, arriva au Caire, en 1819, avec un jeune aspirant de marine, qui devait faire en Egypte une magnifique carrière : Linant de Bellefonds. Le comte apprit qu'Abdalla Derau venait de mourir et que Selim Combe ne valait guère mieux. Leur successeur dans la faveur du grand-pacha était un Gascon, surnommé Ismaïl Rachouan.

Le vicomte de Marcellus ⁽⁶⁸⁾, attaché à l'ambassade du marquis de Rivière, découvrait à ce moment la Vénus de Milo. Lui aussi connu au Caire

(66) « Voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique » (en 1822-23-24), trad. Eyriès, Paris, A. Bertrand, 3 vol. in-8°, t. I, introd., pp. 40-43.

(67) « Voyage dans le Levant en 1817 et 1818 », Turin, 1830, 2 vol. in-12, t. II, pp. 78-79 (La première édition est de 1819, Paris, in-8°).

(68) « Souvenirs de l'Orient », Paris, Garnier, édit. de 1861, in-16, pp. 384-85.

Rachouan, l'année suivante. Ce mameluk, qui avait quelque peine à s'exprimer en français — depuis vingt ans il ne parlait plus que le ture ou l'arabe — s'appelait en réalité Pierre Gary. Il était natif de Puymiclan, village du Lot-et-Garonne, distant de quelques lieues seulement du manoir des Marcellus. Le diplomate le questionna en patois. On juge de l'émotion du pauvre exilé, qui comprenait encore son idiome maternel, mais, hélas ! sans pouvoir répondre.

Les mameluks français étaient alors au nombre de trente. Dix ans plus tard, il n'en restait que dix-sept. En 1864, M^{me} Olympe Audouard, visitant la citadelle, se fit raconter la fin tragique de Chahin Bey et de ses cavaliers par un vieillard, témoin de l'événement, qui se disait fils d'un mameluk français (69).

Puisqu'il s'agit ici de soldats français, nous pouvons signaler l'odyssée d'un de leurs camarades, qui devint, vers la même époque, une sorte de seigneur féodal, avec le titre de bey d'Audjoulah.

Il s'agit de l'Αὔγιλ α d'Hérodote, groupe d'oasis à peu près équidistant de Benghazi, de Zella et de Siouah. Ce Français faisait partie, en qualité de tambour, de l'expédition de Bonaparte. Il n'avait alors que douze ans. Capturé par des Bédouins, au cours d'un combat, il fut vendu au pacha de Tripoli et reçut le nom d'Abou Zeid Abdalla. Sa belle mine et

(69) *Op. cit.*, pp. 72-73.

sa vaillance, au cours de la conquête du Fezzan par les Turcs, lui valurent la faveur de ce prince et le gouvernement du district, ou plutôt du désert d'Audjoulah, moyennant un tribut annuel de dix mille piastres d'Espagne ⁽⁷⁰⁾, qu'il prélevait sur la cueillette des dattes.

Natif de Toulon, il conservait encore son poste et son rang en 1825, d'après le voyageur Raymond Pacho, de qui nous tenons ces détails ⁽⁷¹⁾. Mais, comme Pierre Gary, il avait perdu l'usage de sa langue originaire, le provençal, dont il prononçait avec peine quelques mots, d'ailleurs en les défigurant avec une charmante bonhomie.

*
**

Revenons, pour conclure, à ces Français, que leur répugnance pour la discipline et le goût des aventures violentes retinrent en Egypte. Plusieurs firent preuve d'une folle bravoure. Sur ce point, leur réputation était si bien établie qu'un jour de combat, Méhémet-Ali, voyant un jeune cavalier culbuter à lui seul tout un groupe d'ennemis, s'écria : « Ce doit

(70) La piastre d'Espagne valait alors un talari, soit 5 fr. 20. En Egypte, suivant Badia (passage cité), les mameluks favoris de Méhémet-Ali recevaient leur solde en cette monnaie.

(71) PACHO. « Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque », Paris, 1827-29, in-4°, et atlas, Hornemann visita Audjoulah avant Pacho.

être un Français ! » Le coup d'œil du grand-pacha ne l'avait pas trompé. Il s'agissait bien d'un Français (72).

Mais aucun de ces prestigieux sabreurs ne se révéla comme un homme supérieur, capable d'unir ses compatriotes en un faisceau et de se créer un parti. Si un tel chef s'était rencontré à temps, sans doute eut-il réussi là où échouèrent, victimes de leur rivalité, les deux derniers grands émirs des mameluks, Elfy et Bardissy.

Et je ne crois pas trop m'avancer en soutenant que l'histoire contemporaine de la vallée du Nil aurait été changée de fond en comble.

(72) Ce mameluk venait de mourir dans un combat, quand Chateaubriand arriva au Caire. Comme Abou Zeid, c'était un ancien tambour.